

**Martine Delvaux**  
**BLANC DEHORS**  
Montréal, Hélotrope, 2015, 186 p., 21,95 \$

\*\*\*

**Michèle Lesbre**  
**CHEMINS**  
Montréal, Hélotrope, 2015, 137 p., 20,95 \$

\*\*\*

**Julie Demers**  
**BARBE**  
Montréal, Hélotrope, 2015, 134 p., 20,95 \$

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval



La figure du père est l'un des sujets les plus importants de l'heure, comme le prouvent les trois livres que voici. Dans son plus récent roman, Martine Delvaux met en scène une femme qui raconte son histoire, si fréquemment entendue qu'on la croit banale : quand sa mère dit à son amant qu'elle attend un enfant, celui-ci disparaît à jamais. La petite fille grandit, se fait appeler « la bâtarde », n'arrête pas de chercher son père et, ne le trouvant pas, s'invente un roman familial : « [J]'écris parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, parce que quand on n'a pas d'histoire la seule chose qui reste c'est d'en inventer une. » (p. 180) La mère ne revient jamais sur sa « faute », commise il y a près de cinquante ans. Née dans un milieu aisé, conservateur et intouché par la Révolution tranquille, les grands-parents de la fillette n'ont pas accepté ce faux-pas, tout particulièrement la grand-mère qui a pourtant, elle aussi, commis ce péché impardonnable aux yeux de la bourgeoisie montréalaise. Elle envoie sa fille à Québec pour cacher la honte familiale, lui

demande d'abandonner le bébé à l'orphelinat. Même si la jeune mère ne l'entend pas ainsi et tient à élever sa fille, elle ne lâchera jamais la moindre information sur l'identité du père. C'est ce mutisme qui hante la narratrice, incapable de « faire le deuil de ce qui n'a jamais été là » (p. 123).

Tout le récit tourne autour de cette absence, jamais assumée, celle d'un père fantôme que sa fille se bricole sans cesse, « un père de paille, un père épouvantail » (p. 143). Elle fouille dans sa mémoire, se concentre sur des mots, même des bribes d'indices qu'elle a pu obtenir du grand-père et même de la grand-mère si dure à l'égard de sa fille et de sa petite-fille. Celle-ci tente de composer une image en reliant des points marqués au hasard sur une feuille blanche, mais le dessin ne prend jamais forme, l'histoire n'existe pas. La narratrice comprend que son père « est un juge impitoyable, l'épée de Damoclès qui menace toujours de tomber » (p. 152). Qu'arriverait-il si elle le rencontrait un jour, déguisé en père d'une famille à lui, en homme honorable ? S'épuisant en spéculations, la fille n'a que sa mère qui aura au moins gagné la guerre de la maternité. Mais la mère la punit par son silence, même si la petite n'a commis aucun crime sauf celui d'être en vie, preuve vivante de la faute maternelle.

Le lecteur plonge dans le maelstrom d'une écriture qui ne le lâche pas, malgré la répétition obsessionnelle de ces quêtes d'origines. Elles finissent par former ce livre, maintes fois remanié, réécrit, celui d'un cauchemar blanc.

Si la plaie du père absent ne se referme jamais pour Martine Delvaux, le père de Michèle Lesbre a été présent, et l'écrivaine se rappelle de ses moindres gestes. Ce n'est que longtemps après la mort de cet homme mystérieux que sa fille réussit à le situer et à donner un sens au rôle qu'il a joué dans sa vie. Il est entré chez sa mère de manière abrupte : « J'ai trois ans. Un homme qui me paraît immense entre dans la minuscule cuisine [...]. Ma mère me demande de l'appeler papa. C'est mon père. » (p. 11) Comme si souvent chez l'écrivaine française, dont les romans sont publiés depuis quelques années simultanément chez Héliotrope et Sabine Wespieser, la clé de l'énigme est trouvée au bout de deux voyages : le premier dans les méandres de la mémoire et le passé, l'autre dans le présent. Des amis de longue date — la narratrice de M. Lesbre s'appuie volontiers sur une « bande » soudée depuis des années — l'ont priée de s'occuper de leur maison pendant quelques jours d'absence. Le premier soir, depuis la terrasse d'un café, elle voit un homme assis sous un réverbère, qui lit en fumant sa pipe. Elle réussit à déchiffrer le titre du livre, *Scènes de la vie de bohème* d'Henry Murger, une suite de brèves scènes qui ont connu un grand succès depuis leur publication en 1851. Ces *Scènes* n'avaient jamais quitté le père, elles étaient son livre de chevet. Depuis longtemps, elles ont dévoilé leur secret : à la maison, il a été le mari ronchon, égoïste et mécontent alors

qu'à l'extérieur, il devenait le boute-en-train, le centre de toute compagnie joyeuse. Ses répliques faisaient mouche, alors que sa femme et sa fille connaissaient à l'avance les citations empruntées au livre de Murger, ce qui leur faisait honte.

Tout au long du voyage, qui se déroule sur ou près de canaux longeant la Loire ou encore dans des buvettes à côté d'écluses, la narratrice, aujourd'hui plus âgée que l'avait été le père, mort prématurément, se souvient de l'homme, devenu son « intime étranger » (p. 84) depuis qu'il s'est enfermé dans sa maladie. Surgissent aussi d'autres membres de sa famille : ses grands-parents, leur bonne, l'édifice de l'école primaire qu'elle revoit, la photo du père que la mère avait placée après la mort du mari sur sa table de nuit.

L'histoire que nous raconte l'auteure est toute simple en apparence. Comme toujours, le style sobre, la langue châtiée, l'alternance entre passé et présent séduisent. Le livre se distingue par la fluidité de la narration, la justesse des mots choisis, la « densité » du texte, proche de la nouvelle. Des rencontres insolites et inoubliables, comme un vieux marin, un couple d'amoureux et leur péniche, un chien qui se prend d'affection pour la femme curieuse de tâter la vie et qui tombe sur l'extraordinaire sans le chercher.

Avec son premier roman, Julie Demers s'impose par un changement radical de style, de sujet, de but, de pays. Nous sommes en Gaspésie, en 1944. Le mont Saint-Pierre veille sur un village. Pendant l'hiver, les hommes travaillent dans la forêt, les femmes vaquent à leurs affaires et attendent le retour du mari. Les enfants vont à l'école, sauf une jeune fille de onze ans, *un monstre*, que sa mère cache. Dans son soliloque qui met le lecteur hors d'haleine, la petite raconte : « [J]e m'exerçais à endurer mon reflet. [...] [M]a face ne m'appartenait pas. [E]lle occupait tout l'espace de mon visage. [...] [F]aire face au monde impliquait d'exhiber ma face. [C]'est pourquoi, par mesure de précaution, mère refermait tout : les portes, les fenêtres, les rideaux, même ses yeux à elle lorsqu'elle faillait à me dévisager. » (p. 22 suiv.) Cette enfant « d'exception » arbore une barbe fournie. Quand le père *voit* sa fille pour la première fois, entre deux coupes de bois, il ne retourne plus chez lui. Pour les villageois, elle équivaut à un numéro de fête foraine, une bête de forme humaine qu'on a le droit de prendre en chasse. Quand elle s'enfuit dans la forêt, en plein hiver, elle écrit ce qui lui passe par la tête, tient le coup pendant une tempête même si la neige anéantit une vieille cabane qui lui avait servi de refuge, change pour une grotte où deux chasseurs accompagnés d'un ours noir l'attrapent et la ramènent en triomphe au village. Ne dévoilons pas le reste.

Il n'y a rien de scabreux (au sens propre du mot) ni de monstrueux dans ce roman audacieux d'un jeune et grand talent. Mais que signifie la barbe pour elle ?

N'est-elle pas l'apanage des hommes mûrs (et non pas de ces adolescents qui tentent de jeter la poudre aux yeux des jeunes femmes auxquelles il faudrait recommander de rejeter tout ce qui porte une barbichette mitée, immature, lacunaire) ? Écoutons la jeune barbue : « [M]on dedans est un dehors terrible aux yeux des autres. [E]t le dedans des autres est tout aussi terrible à mes propres yeux. » Plus loin, nous lisons : « Clairmont [le nom de l'un des deux chasseurs] a perdu la face, il a effacé sa barbe en même temps que son charme. Il a coupé sa sagesse pour recevoir des caresses. » (p. 130 et 132) La clé du roman est là ; sans elle, l'accès s'avère difficile. Ce livre, il faut le lire lentement, sinon, les réflexions de cette fille-*homme* resteront décousues. Selon elle, ce sont les hommes adultes qui portent la barbe belle, fournie, signe de leur maturité et de leur sagesse. Qui la coupe se dénude, abandonne son identité comme ce Clairmont qui s'est rasé pour faire plaisir à une femme. (Dalila ne s'est-elle pas attaquée à la pilosité de Samson ?) La jeune fille semble monstrueuse, alors qu'elle a atteint la maturité pour comprendre le monde. Tout le livre tend vers cette conclusion. Clarifier le sens de *barbe* à la toute fin peut irriter certains lecteurs qui, tout au long de la narration, se demandaient où l'écrivaine voulait en venir. Évidemment, l'auteure s'est trouvée devant un dilemme : si elle avait vendu la mèche au début, le livre aurait perdu beaucoup de son intérêt.

J'espère ne pas avoir gâché le plaisir de lire ce roman qui nous livre des éclairs de génie, une narration et un style inhabituels, ainsi qu'un sujet faisant preuve d'une imagination fertile et vive, féministe à souhait, où l'amusement ne l'emporte pas nécessairement sur le sérieux.

Trois publications de la maison Hélotrope ; trois femmes écrivent sur les facettes de l'homme qui est souvent un bien mauvais père. À vous de voir lequel de ces romans vous « parle le plus ».